

AMANTS

CATHERINE GUILLEBAUD

AMANTS

r o m a n

ÉDITIONS DU SEUIL
27, rue Jacob, Paris VI^e

ISBN 2-02-055162-4

© ÉDITIONS DU SEUIL, SEPTEMBRE 2002

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L. 335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

www.seuil.com

Pour Jean-Claude

*Et j'ai cru voir la fée au chapeau de
clarté*

Stéphane Mallarmé

Adagio assai
(Concerto pour piano et orchestre
en *sol* majeur)

Maurice Ravel

1

Il y eut, au tout début de leur histoire, quelque chose qui l’alerta. Alerter est peut-être un bien grand mot. Ce fut plutôt une impression : celle que son histoire à elle s’arrêterait avec lui. C’était comme si elle regardait sa mort. Elle avait déjà éprouvé ce sentiment avant, mais toujours de manière diffuse. Alors que là, elle avait seulement posé son regard sur lui et elle avait su.

C’était en mars. L’hiver s’attardait. Tout était en ordre dans sa vie. Elle n’était ni plus ni moins qu’une petite bonne femme qui avait réussi à faire écrire quelques livres à quelques écrivains plus ou moins connus, qui peinaient pour la suite. Pour eux, elle savait attendre, et écouter. Elle avait même pris

le train un soir et était allée à Toulouse pour voler au secours de l'un d'eux, qui avait besoin d'elle. Ou de quelqu'un, ce qui n'est pas la même chose.

Éditrice. Elle s'en gargarisait, prenait un air entendu et attendait la suite en mesurant l'effet produit. Combien de fois dans les dîners avait-elle fait durer, écoutant avec un intérêt trop appuyé son voisin de table avant de lui balancer le paquet. Ah bon, vous travaillez dans l'édition ? Le ton imperceptiblement changeait. Elle devenait intéressante. On n'imagine pas le nombre de manuscrits qui dorment dans les tiroirs. Ce « travailler dans l'édition » la laissait songeuse mais elle en tirait avantage. Elle avait toujours pensé que cette lucidité la sauvait.

Et elle le vit. Il s'avancait vers elle, mi-gogue-nard, mi-emprunté, avec une drôle de démarche. Il marchait très lentement, comme s'il glissait sur la moquette rouge, comme s'il avait peur de déplacer trop d'air. Elle le vit, et elle ne pensa qu'à ce chemisier qu'elle n'aurait pas dû mettre, qui était tout sauf elle. Puis elle le regarda et put à peine répondre à son bonjour. Bonjour fort courtois, rien de personnel, rien de chaleureux non plus, boutonné comme il faut, jusqu'en haut. Immédiatement, il lui plut.

Son élégance contrainte, ce langage codé du corps, le soin que l'on pressentait maladif à choisir les couleurs, le tombé d'un tissu, tout cela l'emprisonna en moins de temps qu'il ne faut pour le dire. Sentait-elle déjà confusément dans la raideur de sa pose d'autres raideurs, d'autres poses ? Il lui parlait et elle fixait le col de sa chemise, cherchait sa peau, dont elle ne verrait pas un centimètre, ce qui nourrit ses fantasmes pendant les deux mois qui suivirent. Il lui parlait d'un texte qu'il aurait voulu lui soumettre, et plus vaguement de la situation générale de l'édition. Elle n'avait aucune idée précise de la situation générale de l'édition. Mais elle n'eut pas le courage de le lui dire. Elle entendait sa conversation, elle entendait même qu'elle y participait sans trop d'efforts, mais elle ne pensait qu'à une chose en vérité : défaire ce bouton de col, dénouer la cravate, passer enfin sa main sur le cou délivré. Fascinée, hypnotisée... elle ne trouva pas le mot juste, même bien plus tard lorsqu'elle reprendrait l'écheveau de leur histoire, juste avant la fin.

Elle le regarda partir tranquille.

Quelque chose en elle avait bougé. Cela prendrait le temps qu'il faudrait mais ils auraient à faire ensemble.

AMANTS

Elle lui confia, plus tard, un mot qu'elle eut alors et qui le fit rire. Le voyant disparaître, de dos, dans l'une des allées du Salon du livre, elle se dit simplement qu'elle l'aurait.

2

Ce fut long, mais elle ne pensait pas à l'impatience. Elle connaissait son numéro de téléphone, aurait pu l'appeler dix fois. Elle n'appela pas. Pourtant il chemina à ses côtés, sans déranger sa vie. Elle pensait à lui mais c'étaient des pensées sans images, rien de précis, seulement une certitude qui grandissait paisiblement. Elle, si capricieuse d'ordinaire, habituée à obtenir vite ce qu'elle désirait, par jeu, par orgueil, ne bronchait pas.

Elle attendait.

Elle se voyait comme un de ces chiens qui, acceptant la soumission, offrent immobiles leur cou au chef de meute. Le jeu avait changé. Des cartes redistribuées, elle avait tiré celle de la patience. Ce changement lui suffisait.

Il mit deux mois à venir. Si elle avait su à l'instant où le téléphone sonna qu'il parlerait enfin, elle aurait peut-être fait durer un peu, comme lorsque petite fille elle plongeait dans l'eau froide. Mais rien ne la prévint. Aucun tressaillement, aucune voix intérieure, rien ne lui permit d'être autre chose qu'elle-même.

Un rendez-vous fut pris, des politesses échangées, tout ça fut rapide, à peine tremblé. La semaine qui suivit ne fut pas différente des autres. Un grand calme l'habitait. Elle restait de longs moments sans penser à lui, faisant avec précision tous ces gestes qui les rapprochaient pourtant.

Puis le jour du rendez-vous se leva. Un mardi. Il faisait chaud. Paris vivait volets fermés. Les rues étaient pleines de lumière. Les femmes jambes nues, épaules nues, dos nu, marchaient lentement sur les trottoirs aveuglants, les hommes portaient leurs vestes à la main, les corps se défaisaient enfin. Elle sentait que cette chaleur était pour eux. Elle y voyait comme l'abandon d'elle-même.

Il entra dans son bureau. Elle fut étonnée de retrouver son visage, qu'elle avait un peu oublié. Leurs mains se touchèrent. Elle remarqua alors

combien sa peau était blanche. Une peau de blond où la rousseur d'une mère avait eu son mot à dire. Il s'assit de façon impeccable, et sortit immédiatement un paquet de cigarettes, la questionna du regard, je peux ? Oui, il pouvait.

Il pouvait déjà bien plus, il pouvait la prendre, l'emmener, la soustraire à jamais à ce qui faisait sa vie. Mais il prit seulement une cigarette qu'il alluma dans un grand geste. *Marivaudage : style où l'on raffine sur le sentiment et l'expression.* Ce n'en fut pas. Elle parla avec trop de passion de ce métier qui était aussi le sien. Elle se tenait derrière son bureau comme derrière un sac de sable. Elle y posait quelquefois les mains, touchait son stylo, remuait un papier. S'il avait su qu'elle était prête à partir, à abandonner ce chemin balisé depuis vingt ans. S'il avait su qu'elle l'aimait déjà.

Que pensait-il alors ? Cette question la tourmenta longtemps. Des deux, quel est le premier qui s'élança vers l'autre ? A qui l'extrême bonheur d'avoir accompli pour l'autre le début du chemin ? Par la suite, elle s'accorda ce mérite. Il avait beau protester, il savait qu'elle avait décidé d'ouvrir le bal. Ce fut la seule fois qu'elle eut la main. Avec

AMANTS

peut-être aussi cette fin d'eux-mêmes, bien plus tard, si loin encore.

Les mots qu'ils ont prononcés dans la pénombre de son bureau ce jour-là ne sont pas différents de ceux que prononcent des amants en route vers ce qui sera leur destin. Mots de tous les jours, paroles légères jetées au hasard d'une conversation tissant doucement le lien qui attachera plus solidement qu'une corde un homme et une femme consentants.

Le temps passait et ils épuisèrent enfin leurs réserves de civilités. Elle aurait voulu lui dire : restons là, taisons-nous, ne sortons plus, plus jamais. Mais elle se leva, le raccompagna jusqu'à la porte, tendit sa main. Il la prit, sans effort, sans émotion non plus. Peut-être à peine plus appuyé, à peine plus long que celui du début, le geste qui les unit et les désunit presque dans le même mouvement fut sûrement leur premier vrai geste d'amour. Les vacances n'étaient plus loin, ni pour elle ni pour lui. Ils se quittèrent ainsi, simplement, sans sous-entendu, avec douceur.

Juillet passa. Elle fut étonnée de trouver dans son courrier une carte de lui. Écrite à l'encre noire, sans rature. Le ton en était si amical qu'elle eut mal. Elle avait beau chercher, elle ne trouvait rien qui puisse conforter son désir. Elle décida alors de lui répondre, une carte aussi plate, mais elle ne résista pas aux mots sibyllins qui s'imposèrent à elle : Comment se passe l'été pour vous ? Pour moi, il n'en finit pas. *Sibyllin : dont le sens est caché, comme celui des oracles*. Elle joua son va-tout, prit ce risque avec délice, attendit.

Il téléphona.

Ce qu'ils se dirent au début de la conversation fut anodin, mais la respiration qu'elle prit soudain pour prononcer son prénom et lui dire qu'il lui manquait

balaya les mots de trop. Avec toute l'inquiétude heureuse dont elle était capable, elle se lança, et ce vrac d'amour si longtemps retenu prit forme, il devint la plus belle des déclarations, il fut le plus bel aveu. Le silence qu'il lui donna ce jour-là en retour fut à la hauteur de tous ceux qui les uniraient par la suite. Elle plongeait enfin, son corps entrant dans l'eau, elle n'avait plus peur.

C'était dit, il viendrait.

Et il lui demanda la permission de l'embrasser. Ce baiser, le premier, qu'il ne lui imposait pas mais pour lequel il voulait son accord, fut le plus doux baiser qu'elle reçut depuis longtemps.

Pendant les vingt-huit jours qui suivirent, ils se téléphonèrent tous les matins, tous les après-midi et tous les soirs. Ils mirent à mal des pudeurs qui leur semblaient de trop. Ils gravirent doucement les marches des commencements. Avec une différence essentielle. Ils n'étaient pas ensemble, ne se touchaient pas, gardaient pour eux leur regard. Ils avaient beau raconter par le menu leurs faits et gestes – comment êtes-vous habillée ? de quelle couleur la chemise ? qu'avez-vous mangé à midi ? – ils étaient loin, leurs corps étaient loin.

AMANTS

Puis vint la peur des retrouvailles. Il avait été décidé qu'elle irait le chercher à la gare. Elle fut en avance, attendit longtemps, bien droite sur le quai, au milieu d'une foule qu'elle semblait ne pas voir. Lorsque le train s'immobilisa, elle eut froid. Elle avait peur de ne pas le reconnaître, d'être déçue, de lire dans ses yeux à lui un étonnement, un constat navré d'avoir été trop loin. Elle le vit. Il ne souriait pas, il la regardait. Sa valise à côté de lui, il ne bougeait pas. Elle s'avança, lui dit bonjour, retrouva son courage. Dans le taxi qui les emmenait, ils parlèrent peu. Elle voyait qu'il avait chaud, elle ne sentait plus rien. Il mit beaucoup de douceur à la ramener à lui.

Ils étaient enfin ensemble.

Marcher ensemble dans la rue, accorder son pas à l'autre, s'asseoir dans des cafés, dans des restaurants. Commander des plats auxquels on ne touche pas. Allumer des cigarettes, monter dans des autobus, parler à des serveurs, à des vendeuses, à des chauffeurs de taxi. Il fallut trouver le rythme, le son juste. Ce fut le temps où elle s'émerveillait de leurs corps évoluant ensemble, dans un même mouvement, dans la foule.

Ils entrèrent dans la clandestinité. Son quartier à elle leur interdisait tout geste déplacé, tout frôlement intempestif, toute main gardée pour toujours. Ils savaient cela, la prudence les ligotait mais peu à peu leurs défenses tombaient. Ils connurent la joie de braver l'interdit. Et si je vous embrassais là en

AMANTS

doucement. Elle aurait pu faire des projets, parler de ce temps où ils seraient à nouveau ensemble. Elle ne l'avait pas fait. Elle l'avait seulement regardé s'endormir, paisible. Elle avait murmuré pardonnez-moi, veux-tu, puis elle était sortie.

Une voix dans les haut-parleurs avertit que le train arrive. Lorsque la rame s'immobilise enfin, elle monte et trouve sa place.

Elle pense alors à ces histoires de chevaux qui rentrent tout seuls à l'écurie.

